

MANDELSTAM CONTRE STALINE

«... Autour de lui, un tas
de chefs minces de cou

Les sous-hommes zélés
dont il joue et se joue,

Tel siffle, tel miaule,
geint ou ronchonne,

Lui seul frappe du poing,
tutoie et tonne,

En forgeant, tels des fers
à cheval, ses décrets... »

Ces vers et quelques autres de la même verve satirique cinglante composent *l'Épigramme contre Staline* qui valurent en 1934 à leur auteur, Ossip Mandelstam, la disgrâce et l'exil. Quatre ans plus tard, le grand poète russe disparaissait dans un camp à Vladivostok. Mais si le cynisme froid du Père-la-Mous-

tache (ces moustaches de cafard semblent rire) eut raison de la vie du poète, il ne pouvait rien contre le « chant majeur » que la postérité a définitivement installé au Panthéon universel. Les éditions Circé font paraître après *les Cahiers de Voronej*, la première édition intégrale et bilingue du cycle *les Poèmes de Moscou* (1930-1934). Écrits après cinq années de silence marquées par des ennuis de santé, l'errance et des conflits de plus en plus âpres avec les apparatchiks de la littérature officielle, ces textes manifestent une rupture décisive dans la manière du poète, et constituent le sommet assurément de son art polyphonique fait de métaphores denses et drues, d'insolentes libertés syntaxiques, de notations concrètes saisies sur le motif, d'une rare puissance d'évocation, et d'une constante gravité métaphysique

corsée d'un humour corrosif. « Sentant venir les supplices » mais tout entier lié à sa « mortelle envie de vivre », Mandelstam, récusant la plainte, réussit à rendre dans la concision abrupte du vers les rudes enchantements d'une Arménie primitive et sauvage à la langue « épineuse », le jour bilieux de Pétersbourg (« J'ai regagné ma ville connue jusqu'aux larmes ») et Moscou cette « garce » aimée, où s'agitent des foules dont l'âme « fripée » est celle d'une époque en manque d'oxygène. Au reste, la poésie de Mandelstam ici, d'une tension extrême et cependant d'un dynamisme qui bouscule constamment la langue et la perception ordinaire des choses, exprime un appétit avide du réel et l'effort d'une respiration désespérée : « Et le pauvre d'esprit se tend, sourd et tenace, / Comme une route tordue en plein

vol, / Pour saisir la pléthore intime de l'espace, / La promesse des pétales et des coupes. » On devine la traduction d'Henri Abril à la fois savante, scrupuleuse et amoureuse de son objet, fidèle assurément aux mystères d'une poésie ivre de sa virtuosité.

Nul besoin de transition : poétesse géniale et rebelle, en but à d'incessantes persécutions, Sor Juana Ines de la Cruz, religieuse mexicaine du XVII^e siècle, célébrée notamment par Octavio Paz, interrogea passionnément les secrets de l'âme et du ciel, contre toutes les bienséances et les orthodoxies où on voulut l'enfermer. Jean-Michel Wismer, dans un livre alerte et enthousiaste, retrace l'exceptionnelle destinée de cette femme-contre-son-temps qui osa écrire et penser librement avec un art inégalable de la provocation et de l'esquive. L'occasion est belle

de découvrir celle qui refusa au nom de l'art et de la conscience, de se soumettre à la « sainte ignorance » :

« En me persécutant,
Monde, que retires-tu ?

Ou est l'offense puisque
j'essaie seulement

De mettre des beautés
dans mon intelligence

Plutôt que mon intelligence
dans les beautés. »

JEAN-PIERRE SIMÉON

Poèmes de Moscou,
de O. Mandelstam, Éd. Circé,
318 pages, 140 F.
La Religieuse mexicaine, 2
de J.-M. Wismer, Éd. Métropolis,
185 pages, PNC.